

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 23

Artikel: Lausanne, le 5 juin 1880
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteum vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 5 Juin 1880.

On nous écrit de Lausanne :

Je me trouvais l'autre jour à Chexbres, en compagnie de deux amis. Nous nous arrêtâmes un instant au bas du village, sur cette jolie terrasse qui domine le vignoble et les jardins d'alentour. Là était assis un des habitants de l'endroit, un de ces riches propriétaires qui ont toujours de l'argent à la Banque et du vin en cave. Sans le connaître, nous échangeâmes quelques paroles :

— Bonjour, monsieur.

— Votre serviteur, messieurs.

— Voilà une bien belle journée !... Comment va la vigne ?

— Doucement, doucement, fit-il en branlant la tête ; il y a bien du mal !...

— Mais elle nous paraît être superbe, au contraire... regardez-donc.

— Ah ! il faut voir ça de près, messieurs... petite moyenne.

Ce brave homme nous avait sans doute pris pour des pintiers allant à l'emplette, et il dressait déjà ses batteries.

De Chexbres nous nous dirigeâmes sur Vevey, en suivant un petit chemin qui longe le vignoble et d'où l'on jouit, durant tout le parcours, d'une vue ravissante sur les coteaux verdoyants, sur le lac et ses rives si gracieusement découpées.

Nous pûmes constater à souhait l'état prospère du vignoble et compter presque à chaque pas 6, 8, 10 grappes et plus, sur un même cep, en répétant d'un air contrit : « Petite moyenne ! »

Voici, à l'appui de ce qui précède, le texte d'une circulaire que je viens de recevoir d'un marchand de vins d'un canton voisin :

« Ne pouvant me présenter chez vous pour vous renouveler l'offre de mes services, j'ai l'avantage de solliciter de votre obligeance la prompte transmission de vos ordres auxquels je voudrai mes meilleurs soins. Mes prix étant encore bien abordables, je ne saurais trop vous engager à vous assurer dès maintenant une bonne partie de vos provisions de l'année, car l'étendue des dégâts causés par le gel s'affirment de plus en plus aux vignobles, les prétentions de la propriété suivront leur

marche ascendante et mon ancien stock épousé, il faudra bien les subir.

Agréez, etc. »

Il est vraiment étonnant, ce bon homme. Puisque les prix suivent leur marche ascendante, pourquoi chercher à vendre son stock ? Je le garderais, au contraire, afin de doubler mon capital.

Un abonné.

La femme-médecin

Un roman vrai, vécu, tangible, c'est une bonne fortune, n'est-ce pas ? Un roman honnête, énergique, digne de tout respect, est une merveille, à notre époque vulgaire et réaliste. Et c'est cette merveille bien vivante, ce roman du travail et de la volonté, en chair et en os, que j'ai la joie de vous présenter en la personne de Mme veuve Madeleine Brès, docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Il y a trois ans, la Faculté de Paris était appelée à conférer le grade de docteur à une Française, et les journaux citaient à l'envi les paroles que lui adressa le savant doyen, M. Wurtz, sur son courage, sa persévérance dans des recherches originales : « Non-seulement, Madame, ajoutait-il, vous relevez le rôle tout secondaire des femmes en médecine, mais encore votre thèse est une des meilleures qu'ait reçues la Faculté de Paris ; elle la conservera avec honneur dans ses archives. »

Mais si la presse, comme l'opinion, saluait cette aurore avec des empressements et des bravos, peu de personnes savaient les prodiges d'intelligence et de vouloir exécutés par Madeleine Brès pour conquérir cette position, encore unique dans notre pays.

Toute petite, son père ayant loué une portion de son habitation aux bonnes sœurs qui soignaient les malades pauvres, elle prenait un plaisir étrange à offrir ses services, à les voir acceptés, à s'empresser autour des malades, un bol de tisane à la main, heureuse quand on lui permettait de retourner un oreiller, tout à fait glorieuse quand on lui confiait la confection d'un cataplasme.

C'était la vocation.

Pourtant, la direction de sa vie parut s'en détourner absolument lorsque sa famille la maria à quinze ans, lorsque les soins d'une petite famille naissante absorbèrent toutes ses heures.

Ce fut le malheur qui la ramena dans la vie première. Mariée, ruinée, délaissée, elle se trouva brutalement jetée seule, à vingt-deux ans, dans le courant de la vie parisienne, si riante pour qui en accepte d'un cœur léger les compromissions et les entraînements, si dure pour la femme honnête qui entend ne tenir que du travail le pain du jour.

Elle avait toujours songé à la médecine comme on se complait dans une vision aussi chère qu'irréalisable. Un matin, elle voulut saisir sa vision, et, bravement, se mit à l'œuvre.

Pour apprécier une seule des difficultés de toute nature que Mme Brès devait surmonter, il suffit de savoir qu'à vingt-deux ans, n'ayant reçu qu'une instruction primaire, elle mettait à peine l'orthographe.

C'est uniquement armée de son invincible énergie qu'elle